

Monoré Eyssautier
Prêtre de l'Oratoire

Entré : 1692

Né à Manosque (Basses Alpes) , le 1670

Mort à Arles. (B^{ches} du Rhône) , le 2 avril 1753

Notes bio-bibliographiques

J. J. Bonnardet
p. de l'Oratoire

Le Père Honoré Yssautier

Picais : L'Oratoire de France

{ copie de la Bibl. Nat. t. II, p.
Mss. D. Aix, t. II, p. 607 - 619.

Honoré Yssautier, fils, petit fils et frère de 3 médecins de Manosque, dont la famille est depuis longtemps en possession de l'estime publique, naquit le 1670 du mariage de François Yssautier avec Marie de Frappat et reçut sous leurs yeux une éducation qui favorisa l'honneur pendant qui le portait au bien dès sa plus tendre enfance. Ce précieux avantage lui procura celui de conserver son âme dans l'innocence. Il fut l'exemple de ses condisciples et il retira beaucoup de fruit de ses études d'humanités, de philosophie et de théologie qu'il fit avec l'un de ses frères, qui, comme lui, embrassèrent l'état ecclésiastique et dont l'un devint curé de la paroisse N. Dame de Manosque et l'autre prieur de celle de S. Sauvent de la même ville. Pour lui, non content de se dévouer au service de l'Eglise, il fit un plus grand sacrifice en se séparant de ce qu'il avait de plus cher pour entrer dans une congrégation où les vœux sont incommuns, mais où l'on se faisait un devoir de les observer avec autant d'exactitude que ceux qui s'y sont engagés solennellement à la face des autels.

ayant donc été reçu dans l'Oratoire le 27 septembre 1692, il en eut bientôt pris l'esprit qui n'est autre que celui de J.C, que le pieux cardinal de Bérulle avait voulu faire revivre dans sa Congrégation. La vie que le P. Yssautier y mena fut une vive expression de celle de ce divin Maître qui eut toujours soin de se proposer pour modèle. Destiné à la fin de son Institution à aller travailler dans les collèges, il y enseigna pendant plusieurs années sans que l'étude des Belles Lettres qui plus d'une fois a été funeste à la piété, portât la moindre atteinte à la sienne. Se considérant dans cet emploi moins comme le régent que comme le directeur spirituel des jeunes gens confiés à ses soins, il ne négligea rien pour former leur esprit et l'enrichir de connaissances utiles. Mais il fut encore plus attentif à jeter dans leur cœur ces semences de vertu qui doivent servir de base à une bonne éducation. Sa conduite édifiante et le soin avec lequel il remplissait les devoirs attachés à son état engageaient ses supérieurs à lui faire recevoir de bonne heure les saints ordres, et, dès qu'il eut été promu au sacerdoce, il lui vint de se rendre utile à l'Eglise, convaincu que c'était pour lui une obligation de la servir selon la mesure des talents qu'on avait reçus de Dieu. Il s'était nourri d'avance de l'étude de l'Ecriture Sainte, des ouvrages des Pères et des meilleurs auteurs. S'étant ainsi rempli de la science de la religion qui était si bien cultivée dans l'Oratoire, il se montra parfaitement disposé à aller distribuer le pain de la parole partout où on jugerait à propos de l'envoyer. Il fut donc envoyé dans les missions et y fit un bien infini durant un nombre d'années. Le genre de travail, si digne d'un ministre de l'Evangile, qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des âmes, était assez analogue à son goût et à ses talents. Il l'aurait continué volontiers le reste de sa vie, si on lui en eût laissé la liberté. Mais le P. de la Tour, supérieur général de l'Oratoire, qui savait si bien juger les hommes et les appliquer aux emplois qui leur convenaient le mieux, jeta les yeux sur lui, en 1711 et le tira de Toulon, où on dit qu'il avait été blessé de l'éclat d'une bombe lors du siège de 1707, pour le mettre à la tête de la paroisse de N. D. la principale d'Arles, la première de cette ville. Membre d'une congrégation, où, suivant l'expression du grand Bossuet, « une sainte liberté fait un saint engagement, où on obéit sans dépendre et où on gouverne sans commander », le Père Yssautier, accoutumé à se laisser conduire, ne sut reconnaître que la volonté de Dieu dans celle de son respectable chef et on peut dire que, dans cette place, il justifia pleinement le choix que l'on avait fait de lui pour le remplir.

Lorsqu'elle lui fut confiée, il trouva en la personne de ses confrères d'excellents ouvriers qui soutenaient avec honneur la réputation que l'Oratoire s'était acquise depuis son établissement à Arles; mais les affaires du temps l'ayant privé en 1719, des secours qu'il recevait de ses coopérateurs, il se vit chargé seul du poids de la paroisse jusqu'en 1748.

Ce fâcheux néanmoins, bien loin de ralentir son courage, ne servit qu'à l'accroître et à donner plus d'activité à son zèle. Dans la nécessité où il se trouvait de faire face à tant d'obligations, le P. Yssautier sut si bien mettre à profit toutes ses ressources que, pendant l'espace de 29 ans, il n'a laissé passer aucun dimanche sans satisfaire aux instructions qui se faisaient auparavant dans son église, où il est bon d'observer qu'on ne prend jamais des vacances pour les prêches et qu'outre cet exercice et les catéchismes ordinaires, il y a encore l'après-midi une instruction particulière qui se fait en faveur d'une Congrégation de filles établie dans une chapelle de la dite église.

Partageant son temps entre la prière, l'étude et les fonctions du ministère, on le voyait vaquer tout à tour au Tribunal de la pénitence, à la visite des malades, à l'administration des sacrements et à plusieurs autres œuvres qu'on ne peut détailler ici; mais que sa sollicitude personnelle lui faisait regarder comme également indispensables. quelque attardé qu'il fût à s'occuper des besoins spirituels et corporels de ses ouailles, à maintenir la paix dans les familles, à terminer les différends qui s'élevaient entre les particuliers; dans quelque discussion et quelque détail qu'il fallait entrer, soit en imposant au vice, corriger les abus, éloigner les scandales et faire régner l'ordre dans son troupeau; quelque multipliées que fussent les affaires pour lesquelles il avait à répondre à une infinité de gens, ce sage portait combinait les choses avec tant de prudence et il mesurait si bien les moments que tout se faisait à propos et sans éclat, sans même qu'il manquât jamais aux exercices de sa communauté auxquels on l'a vu assister toute sa vie avec une exactitude admirable, tout comme si c'était été là sa principale tâche ou qu'il n'eût autre chose à faire.

Ennemi de tout ce qui aurait pu le distraire de ses devoirs, il gardait exactement la retraite, ne sortant de chez lui que lorsque son ministère l'appelait à l'église ou que qq. bonne œuvre demandait sa présence ailleurs. Il n'eut pas à se reprocher d'avoir perdu son temps à faire des visites. Il ne manquait point à celles qui étaient de nécessité ou de bienfaisance; mais il n'en faisait jamais d'inutiles; il s'était fait une loi de n'accepter jamais aucun repas de la part de qui que ce fût; il ne s'accordait aucune espèce de récréation; il s'entendait jusqu'aux moindres promenades, et il lui est arrivé, étant encore dans la vigueur de l'âge, de passer les années entières sans sortir de la ville, à moins que ce ne fût pour aller voir les malades dans quelque maison de son district.

La persuasion où il était qu'il se devait tout entier à sa paroisse, l'empêcha d'acquiescer à la proposition qu'on lui fit plus d'une fois, de se charger de la conduite de sa maison. Il est vrai que, n'ayant jamais eu la moindre ambition, que se méfiant de lui-même et que trouvant qu'il était bien plus pénible et plus dangereux de commander que de dépendre, l'emploi de supérieur n'aurait guère pu s'allier avec sa modestie et son caractère; personne ne fut moins exigeant que lui; se suffisant à lui-même, aimant l'occupation et ne craignant rien tant qu'il eût à charger à quelqu'un, il accommodait ses habits, faisait ses commissions et se rendait tous les petits services dont un homme de son état a besoin, sans permettre qu'aucun domestique fit la moindre chose dans sa chambre; il souffrait des attentions et des égards qu'on avait pour lui et on ne pouvait pas lui faire plus de peine que de lui lire des choses flatteuses. Il s'abîmait si peu qu'il ne voulait être compté pour rien. Mais, malgré son humilité, sa douceur naturelle et son peu d'ambition, il savait montrer de la fermeté, lorsqu'il était question de soutenir les droits de sa place. Dans ces temps fâcheux où les personnes mal intentionnées croyaient pouvoir faire tout impunément contre les Vêres de l'Oratoire, le P. Yssautier, sans employer d'autres armes que celles dont la justice et la bonnêté permettent de faire usage, est venu plus d'une fois à bout de renverser les prétentions qu'on avait élevées contre lui et auxquelles on n'aurait osé penser, si les choses dont il s'agissait, avaient regardé tout autre curé de la ville.

A tout ce qui vient d'être dit, le P. Yssautier joignait une piété tendre, des mœurs pures, un grand fond de droiture et de simplicité et une bonté très compatissante, quoiqu'il fût d'un extérieur un peu rude. Ces précieuses qualités qu'on voit rarement réunies dans une seule personne, lui firent une grande réputation à Arles. Elles lui acquirent l'estime générale de toute la ville et lui gagnèrent la confiance de plusieurs personnes charitables qui, connaissant sa tendresse pour les pauvres, déposaient entre ses mains des aumônes abondantes pour fournir à leurs besoins. Il fit paraître encore un jugement

saïs et solide et une prudence singulière dans des occasions délicates, où il ne s'agissait de rien moins que de la tranquillité et de l'honneur de quelques familles. Les traits qu'on en connaît, forment un honneur infini à la mémoire de cet homme respectable, s'il était permis de les rapporter sans craindre de blesser la délicatesse des personnes qui tiennent à ces familles; et ce n'est qu'à regret qu'on se voit obligé de les faire.

Mais une circonstance dont l'omission déroberait au cœr de N.D. la principale une partie de la gloire qu'il s'est acquise et que l'édification publique ne permet pas de passer sous silence, c'est la charité qu'il fit éclater lorsque la peste qui désola la ville de Marseille en 1720, eut pénétré jusqu'à Arles. Quoique déjà surchargé par ce qu'il avait à faire journellement dans sa paroisse, il ne se rebuta point à la vue du surcroît de travail que la progrès de la maladie contagieuse fournissait chaque jour à son zèle. Se regardant comme une victime qui devait se sacrifier pour ses brebis, il se multipliait pour ainsi dire, afin de pouvoir subvenir aux besoins de toutes et, ne se bornant pas à donner les secours spirituels que l'Eglise accorde aux malades qui se trouvent en danger de perdre la vie, il allait porter lui-même tous les jours, avec un frère de l'Oratoire, des remèdes et des provisions de toutes espèces aux personnes qu'il savait n'avoir pas les moyens de s'en procurer. Il les consolait, il les exhortait à se résigner à la volonté de Dieu; il les aidait à mettre ordre à leurs affaires temporelles; il leur rendait tous les services qui dépendaient de lui et ne les quittait point qu'il ne les eût préparés à aller comparaitre devant le Tribunal du souverain juge. Quoiqu'il eût pris la précaution de se couvrir d'un habit de toile cirée, il s'attendait bien qu'en se trouvant tous les jours entre les morts et les mourants, il n'échapperait point au malheur commun. C'était en qq. sorte pour lui une chose inévitable, comme il l'éprouva bientôt. Il fut donc attaqué de la cruelle maladie, de manière à faire craindre à tout instant pour sa vie. Il en avait fait le sacrifice dès le commencement de la peste; il ne lui restait plus qu'à la voir consommer. Il s'y prépara par une confession générale et la réception des autres sacrements. Mais Dieu, satisfait de ses dispositions et voulant le laisser à un peuple auquel il le jugeait encore nécessaire, ne permit pas que l'ange exterminateur le comprît dans le nombre de ceux qui devaient être immolés à sa justice.

Se voyant ainsi délivré d'un fléau qui avait fait périr beaucoup de monde, le père Ysaac n'en fut que plus reconnaissant envers Dieu et plus attentif à s'occuper de sa propre sanctification et de celle du troupeau dont il avait la conduite. Animé de plus en plus de l'esprit de J.C., l'apôtre du pasteur, il se le proposa toujours pour modèle et sa vie ne fut qu'une expression de celle de ce divin Maître. Attaché, comme il a été observé, aux règlements de sa Congrégation, il regarda toujours comme un des plus essentiels celui qui ordonne de consacrer la première heure de la journée à la prière et se levait en conséquence à 4 heures afin d'assister à cet exercice et c'était là qu'il puisait cet esprit de foi et de piété qu'on remarquait en lui, non seulement lorsqu'il remplissait qq. fonction du saint ministère; mais encore dans le reste de ses actions. Si il était exact à se lever de grand matin, il ne l'était pas moins à se coucher de bonne heure comme aussi à observer une grande sobriété dans les repas et à se conduire en tout d'une manière uniforme. Ce genre de vie ne contribua pas peu à fortifier son tempérament qui le laissa jouir d'une assez bonne santé et le fit parvenir à une heureuse vieillesse. Mais étant arrivé jusqu'à la 85^e année de son âge, il fut attaqué d'une hydropisie de poitrine qui lui annonça que sa fin approchait. Il ne lui en coûta pas beaucoup de voir son âme sur le point de se séparer d'un corps pour lequel on peut assurer qu'il n'avait jamais eu la plus petite complaisance. Il se disposa à cette séparation avec les mêmes sentiments de piété qu'il avait eus à l'égard de tant de malades qui avaient rendu les derniers soupirs entre ses mains depuis 22 ans qu'il était chargé de la paroisse N.D. la principale et Dieu permit que sa vertu ne s'étant point démentie durant le cours de sa vie, éclatât à son dernier moment, lequel arriva le 2 avril 1753.

« A tous les devoirs de son ministère dit le *Nicologue* de l'Oratoire, il savait allier la pratique la plus exacte de nos
« règlements et il a terminé sa carrière en donnant des exemples admirables de patience et de soumission dans
« une maladie de 3 mois. »

La haute idée que tout le monde avait de sa piété attira un grand concours à ses funérailles. Le jour de sa mort fut un

jour de triomphe pour sa mémoire et ce qui ne permet pas de louter de la sincérité des larmes qu'on répandait autour de son cercueil, c'est l'empressement du peuple à se procurer qq-chose qui eût été à son usage. Malgré les précautions qu'il fallut prendre pour empêcher qu'on le dévillât, la vénération et la confiance faisant surmonter les obstacles, on vint à bout de lui arracher une partie de ses cheveux et de lui enlever plusieurs lambeaux de ses habits.

Les prêtres de l'Oratoire d'Orléans se voyant sur le point d'être privés pour toujours de la présence d'un confrère qu'ils regardaient avec raison comme un des hommes les plus respectables qu'ils eussent eus depuis l'établissement de leur maison, s'empressèrent après sa mort de faire tirer son portrait, qu'ils ont exposé dans leur sanctuaire et dont ils ont été priés en 1780 d'envoyer une copie à leur maison de Paris pour être placée avec les portraits des hommes illustres de la Congrégation. Mais, par un événement singulier, ce portrait s'est égaré sur la route, sans qu'on ait pu découvrir ce qu'il est devenu. Il en a été fait d'autres copies en cire et en plâtre que l'on conserve pieusement dans qq- maisons de la paroisse de N.D. la principale qui avaient été plus particulièrement attachées au P. Yssautier, dont la mémoire n'est pas moins en bénédiction dans l'esprit d'un très grand nombre d'autres habitants d'Orléans qui se rappellent encore avec quel zèle il remplissait tous les devoirs d'un bon pasteur et tout ce que sa charité lui faisait entreprendre pour le salut des âmes.

On se souviendra longtemps de quelle manière il annonçait la parole de Dieu dans ses instructions dominicales qu'il faisait en langue vulgaire pour être mieux entendue de tout le monde et où, cherchant à se mettre à la portée de chacun, il descendait dans les plus petits détails, se servant d'expressions populaires, employant qq-fois les proverbes du pays et des comparaisons tirées des choses naturelles pour rendre plus sensibles aux gens grossiers et ignorants des vérités qu'il n'aurait pas été facile de lui faire comprendre s'il s'en fût tenu à la méthode ordinaire. Ses instructions, quelque simples qu'elles fussent, étaient tellement goûtées de tout le monde, surtout du peuple, qu'on y accourait de toute la ville, et l'église ne suffisait pas pour contenir tous les auditeurs. On était obligé de laisser les portes ouvertes, afin que ceux qui étaient en dehors, pussent en profiter.

M. de Jansson, archevêque d'Orléans, dont le palais est placé vis-à-vis cette église, ne voyant pas avec plaisir une si grande affluence dans une paroisse desservie par des prêtres contre lesquels il avait des préventions, que sa bonhomie et la droiture de son cœur pourraient seules excuser, ce prélat fit venir le P. Yssautier et lui témoigna fort sérieusement qu'il trouvait mauvais qu'il admît à ses instructions d'autres gens que ceux de sa paroisse. Comme d'un reproche si singulier, le P. lui répondit que, comme il n'allait point chercher ces étrangers, il ne croyait pas non plus qu'il lui fût permis de les renvoyer de son église, laquelle, disait-il, est un endroit public où chacun a le droit d'entrer et d'assister aux exercices qui s'y font. M. de Jansson ne trouva aucune bonne raison d'opposer à une telle réponse. Mais, allant toujours à son but, il engagea le P. Yssautier à faire une instruction particulière sur l'obligation où sont les fidèles d'assister les dimanches au prône de leur paroisse respective. Ses intentions furent suivies; mais, comme le curé oratorien possédait pour être le meilleur prôniste de la ville et qu'il joignait au mérite de sa place la réputation d'un prêtre très vertueux, on ne put consentir à se priver de la satisfaction de l'entendre; et ses prêches, malgré ce qu'il en avait dit lui-même et malgré le vœu connu de l'archevêque, continuèrent d'être fréquentés, après comme avant, par les étrangers comme par ses paroissiens.

On trouve : Essautier
Yssautier
Eissautier
Eissautbier
Eyssautier

Honoré Eissautier, de Manosque, entré à Aix en 1692, prêta en X 1697, mort en 1753.

Adry = Biblioth. Des Ecrivains de l'Oratoire (Bibl. N^{le} fonds fr. 25683) C. III p. 140 verso =

On trouve à Manosque une famille de médecins célèbres, dont était Jean François, avocat, qui a composé l'Histoire ecclésiastique de Manosque qui n'est que manuscrite.

On peut assurer, dit le Dict. des hommes illustres de Provence, que la probité, le savoir, la prudence et l'esprit étaient comme héréditaires dans cette famille et le sont encore aujourd'hui.

Listes Des Assemblées =

1699	Toulon	Act-
1702	Ollioules	"
1705	Toulon	
1708	"	
1711	Arles	
1714	"	
1717	"	
1720	"	
1723	"	
1726	"	
1729	"	
1732	"	
1733	"	
1736	"	
1739	"	
1742	"	
1745	"	
1746	"	
1749	"	
1752	"	

Nécrologe =

Mort le 2 avril 1753 à Arles, où il était curé depuis plus de 40 ans. A tous les devoirs de son ministère il savait allier la pratique la plus exacte de nos réglemens et il a terminé sa carrière en donnant des exemples admirables de patience et de soumission dans une maladie de 3 mois

Le Père Honoré Yssautier

Enté le 27 Septembre 1692

non pas neuf ans, mais quelque temps; après ce ne sera
pas une petite affaire de la revoir et de la polir. Ce sera
un in 12 assez intéressant pour l'histoire des fameuses
Conversions faites dans son Désert de Notre Dame des Anges.
Cette vie n'a cependant pas été imprimée, mais on
doit la trouver en manuscrit dans la bibliothèque
de la maison de l'Oratoire de St^e Marthe de Marseille
relié en un vol. in 12.

2^o Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire &c. Ce manuscrit

Yssautier (Vol. II, pages 607 à 619).

Honoré Yssautier, fils, petit fils et frère de trois médecins
de Manosque, dont la famille est depuis longtemps en
possession de l'estime publique naquit le 1670.
Du mariage de François Yssautier avec Marie de Trappet
et reçut sous leurs yeux une éducation qui favorisa
l'heureux penchant qui le portait au bien dès

Notice par Bicaïn

La plus tendre enfance. Ce précieux avantage lui procura celui de conserver son âme dans l'innocence. Il fut l'exemple de ses condisciples et il retira beaucoup de fruit de ses études d'humanité, de philosophie et de théologie qu'il fit avec deux de ses frères qui, comme lui embrassèrent l'état ecclésiastique et dont l'un devint Curé de la paroisse Notre Dame de Manosque et l'autre prébendé de celle de St Sauveur de la même ville. Tout lui, non content de se dévouer au service de l'Eglise, il fit un plus grand sacrifice, en se séparant de ce qu'il avait de plus cher pour entrer dans une congrégation où les vœux sont inconnus, mais où l'on se faisait un devoir de les observer avec autant d'exactitude que ceux qui s'y sont engagés solennellement à la face des autels.

Ayant donc été reçu dans l'Oratoire le 27 Septembre 1692, il en eut bientôt pris l'esprit qui n'est autre que celui de Jésus-Christ que le pieux Cardinal de Bérulle avait voulu faire revivre dans sa congrégation. La vie que le Père Yssantier y mena fut une vive expression de celle de ce divin Maître qui est toujours son modèle. Destiné à la fin de son institution à aller travailler dans les collèges non pas neuf ans, mais quelque temps; après ce ne sera pas une petite affaire de la revoir et de la polir. Ce sera un in 12 assez intéressant pour l'histoire des fameuses conversions faites dans son désert de Notre Dame des Anges. Cette vie n'a cependant pas été imprimée, mais on doit la trouver en manuscrit dans la bibliothèque de la maison de l'Oratoire de St Marthe de Marseille reliée en un vol. in 12.

3^e Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire B. Ce manuscrit

éducation, sa conduite édifiante, et le soin avec lequel il
 remplissait ses devoirs attachés à son état, engagèrent les
 Supérieurs à lui faire recevoir de bonne heure les saints
 Ordres, et dès qu'il eut été promu au sacerdoce il lui
 tarda de se rendre utile à l'Eglise, convaincu que
 c'était pour lui une obligation de la servir selon la
 mesure des talents qui avait reçu de Dieu, il s'était
 nourri d'avance de l'étude de l'écriture sainte, des
 ouvrages des Pères et des meilleurs auteurs, s'étant ainsi
 rempli de la science de la religion, qui était si bien
 cultivée dans l'Oratoire il se montra parfaitement
 disposé à aller distribuer le pain de la parole
 partout où on jugerait à propos de l'envoyer. Il fut
 donc employé dans les missions et y fit un bien
 infini durant un nombre d'années. Ce genre de
 travail si digne d'un ministre de l'évangile,
 qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des
 âmes, était aussi analogue à son goût et à ses
 talents, il l'aurait continué volontiers le reste de
 sa vie si on lui en eût laissé la liberté; mais le
 Père de la Tour, Supérieur général de l'Oratoire, qui
 savait si bien juger les hommes qu'il gouvernait,
 et les appliquer aux emplois qui leur conviennent le
 mieux, jeta les yeux sur lui en 1711 et le tira
 de Coulon (où on dit qu'il avait été blessé de
 l'éclat d'une bombe lors du siège de 1709) pour le
 mettre à la tête de la paroisse Notre Dame la
 principale d'Arles, la première de cette ville.
 Membre d'une congrégation où, suivant l'expression
 du grand Bossuet, «un sainte liberté fait un saint
 engagement, où on obéit sans dépendre et où on gouverne

Sans commander, le père Yssantès, accoutumé à se laisser conduire, ne sut reconnaître que la volonté de Dieu. Dans celle de son respectable chef et on peut dire que dans cette place, il justifia pleinement le choix que l'on avait fait de lui pour la remplir. Lorsqu'elle lui fut confiée, il trouva en la personne de ses confrères, d'excellents ouvriers qui soutenaient avec honneur la réputation que l'oratoire s'était acquise depuis son établissement à Charles; mais les affaires du temps l'ayant privé en 1719, des secours qu'il recevait de ses coopérateurs, il se vit chargé en seul du poids de la paroisse jusqu'en 1748.

Ce fâcheux événement, bien loin de ralentir son courage, ne servit qu'à l'accroître et à donner plus d'activité à son zèle. Le P. Yssantès, dans la nécessité où il se trouvait de faire face à tant d'obligations sut si bien mettre à profit toutes ses ressources, que pendant l'espace de 29 ans il n'a laissé passer aucun dimanche sans satisfaire aux instructions qui se faisaient auparavant dans son église, où il est bon d'observer qu'on ne prend jamais des vacances pour les prônes et qu'outre cet exercice et les catéchismes ordinaires, il y a encore l'après midi, une instruction particulière, qui se fait en faveur d'une congrégation de filles, établie dans une chapelle de la dite église.

Partageant son temps entre la prière, l'étude et les fonctions du ministère, on le voyait vaquer tour à tour au tribunal de la pénitence, à la visite des malades, à l'administration des sacrements, et à plusieurs autres œuvres qu'on ne peut détailler ici, mais que sa sollicitude pastorale lui faisait regarder comme également indispensables. Quelque attentif qu'il

fut à s'occuper des besoins spirituels et corporels de ses ouailles, à maintenir la paix dans les familles, à terminer les différends qui s'élevaient entre les particuliers; dans quelque discussion et quelque détail qu'il fallût entrer pour en imposer au vice, corriger les abus, éloigner les scandales et faire régner l'ordre dans son troupeau; quelques multipliées que fussent les affaires pour lesquelles il avait à répondre à une infinité de gens, ce sage pasteur combinait les choses avec tant de prudence et il mesurait si bien ses moments que tout se faisait à propos et sans éclat, sans même qu'il manquât jamais aux exercices de sa communauté auxquels on l'a vu assister toute sa vie avec une exactitude admirable, tout comme si c'avait été là sa principale tâche ou qu'il n'eût autre chose à faire.

Ennemis de tout ce qui eussent pu le distraire de ses devoirs, il gardait exactement la retraite, ne sortant de chez lui que lorsque son ministère l'appelait à l'église ou que quelque bonne œuvre l'appellerait sa présence ailleurs. Il n'eût pas à se reprocher d'avoir perdu son temps à faire des visites, il ne manquait point à celles qui étaient de nécessité ou de bienfaisance; mais il n'en faisait jamais d'inutiles; il s'était fait une loi de n'accepter jamais aucun repas de la part de qui que ce fût; il ne s'accordait aucune espèce de récréation; il s'interdisait jusqu'aux moindres promenades, et il lui est arrivé, étant encore dans la vigueur de l'âge, de passer les années entières sans sortir de la ville, à moins que ce ne fût pour aller voir des malades dans quelque maison de son district.

La persuasion où il était qu'il se devait tout entier à sa paroisse l'empêcha d'acquiescer à la proposition

qu'on lui fit plus d'une fois, de se charger de la conduite de la maison; il est vrai que n'ayant jamais eu la moindre ambition que se méfiant de lui-même, et que trouvant qu'il était bien plus pénible et plus dangereux de commander que de dépendre, l'emploi de supérieur n'aurait guère pu s'allier avec sa modestie et son caractère; personne ne fut moins exigeant que lui; se suffisant à lui-même, aimant l'occupation, et ne craignant rien tant que d'être à charge à quelqu'un, il raccommoდაit les habits, faisait les commissions, et se rendait tous les petits services dont un homme de son état a besoin, sans permettre qu'aucun domestique fît la moindre chose dans sa chambre; il souffrait des attentions et des égards qu'on avait pour lui, et on ne pouvait pas lui faire plus de peine que de lui dire des choses flatteuses; il s'estimait si peu qu'il ne voulait être compté pour rien; mais, malgré son humilité, sa douceur naturelle et son peu d'ambition, il savait montrer de la fermeté lorsque il était question de soutenir les droits de sa place. Dans ces temps fâcheux où des personnes mal intentionnées croyaient pouvoir faire tout impunément contre les p.p. de l'oratoire. Le S. Yssantier sans employer d'autres armes que celles dont la justice et l'honnêteté permettent de faire usage, est venu plus d'une fois à bout de renverser des prétentions qu'on avait élevées contre lui, et auxquelles on n'aurait osé penser, si les choses dont il s'agissait avaient regardé tout autre curé de la ville.

A tout ce qui vient d'être dit le S. Yssantier joignait une piété tendre, des mœurs pures, un grand fond de droiture et de simplicité et une bonté très-compatissante, quoiqu'il fût d'un extérieur un peu rude. Ces précieuses qualités, qu'on voit rarement réunies dans une seule personne, lui firent une grande réputation à Charles.

elles lui acquirent l'estime générale de toute la ville et lui gagnèrent la confiance de plusieurs personnes charitables, qui, connaissant sa tendresse pour les pauvres, déposaient entre ses mains des aumônes abondantes pour fournir à leurs besoins. Il fit paraître encore un jugement sain et solide et une prudence singulière dans des occasions délicates, où il ne s'agissait de rien moins que de la tranquillité et de l'honneur de quelques familles. Les traits qu'on en connaît feraient un honneur infini à la mémoire de cet homme respectable, s'il était permis de les rapporter sans craindre de blesser la délicatesse des personnes qui tiennent à ces familles, et ce n'est qu'à regret qu'on se voit obligé de les taire.

Mais une circonstance dont l'omission déroberait au curé de Notre Dame la principale une partie de la gloire qu'il s'est acquise et que l'édification publique ne permet pas de passer sous silence, c'est la charité qu'il fit éclater lorsque la peste qui désola la ville de Marseille en 1720, eut pénétré jusqu'à Arles. Quoique déjà surchargé par ce qu'il avait à faire journellement dans sa paroisse, il ne se rebute point à la vue du surcroît de travail que le progrès de la maladie contagieuse fournissait chaque jour à son zèle. Se regardant comme une victime qui devait se sacrifier pour les brebis, il se multipliait pour ainsi dire, afin de pouvoir subvenir aux besoins de toutes et ne se bornant pas à donner les secours spirituels que l'église accorde aux malades qui se trouvent en danger de perdre la vie, il allait porter lui-même tous les jours, avec un frère de l'oratoire, des remèdes et des provisions de toute espèce aux personnes qu'il savait n'avoir pas les moyens de s'en procurer, Il les consolait, il les exhortait à se

résignés à la volonté de Dieu; il les aidait à mettre ordre à leurs affaires temporelles; il leur rendait tous les services qui dépendaient de lui; et ne les quittait point qu'il ne les eût préparées à aller comparaître devant le tribunal du souverain juge. Quoiqu'il eût pris la précaution de se couvrir d'un habit de toile cirée, il s'attendait bien qu'en se trouvant tous les jours entre les morts et les mourants, il ne échappais point au malheur commun; c'était en quelque sorte pour lui une chose inévitable, comme il l'éprouva bientôt. Il fut donc attaqué de la cruelle maladie, de manière à faire craindre, à tout instant pour sa vie. Il en avait fait le sacrifice dès le commencement de la peste; il ne lui restait plus qu'à le voir consommer. Il s'y prépara par une confession générale et par la réception des autres sacrements; mais Dieu satisfait de ses dispositions et, voulant le laisser à son peuple auquel il le jugeait encore nécessaire, ne permit pas que l'ange exterminateur le comptât dans le nombre de ceux qui devaient être immolés à sa justice.

Se voyant ainsi dévot d'un fléau qui avait fait périr beaucoup de monde, le D. Ypsantius n'en fut que plus reconnaissant envers Dieu et plus attentif à s'occuper de sa propre sanctification et de celle du troupeau dont il avait la conduite. Animé de plus en plus de l'esprit de Jésus-Christ, le prince des pasteurs, il se le proposa toujours pour modèle, et sa vie ne fut qu'une expression de celle de ce Divin Maître. Attaché comme il a été observé, aux règlements de sa Congrégation, il regarda toujours comme un des plus essentiels celui qui ordonne de consacrer la première heure de la journée à la prière. Il se levait en conséquence à quatre heures afin d'assister à cet exercice; et citait

là qu'il gaisait et ce fut De foi et De piété qu'on
 remarquait en lui, non seulement lorsqu'il remplissait quelque
 fonction De l^e ministère, mais encore dans le reste De
 ses actions. S'il était exact à se lever De grand matin
 il ne l'était pas moins à se coucher De bonne heure
 comme aussi à observer une grande sobriété dans ses repas
 et à se conduire en tout d'une manière uniforme. Ce
 genre De vie ne contribua pas peu à fortifier son
 tempérament, qui le laissa jouir d'une assez bonne santé
 et le fit parvenir à une heureuse vieillesse; mais étant arrivé
 jusqu'à la 63^e année De son âge il fut attaqué
 d'une hydropisie De poitrine qui lui annonça
 que sa fin approchait. Il ne lui en coûta pas
 beaucoup De voir son âme sur le point De se
 séparer d'un corps pour lequel on peut assurer qu'il ne s'était jamais
 en la plus petite complaisance. Il se disposa à cette séparation avec
 les mêmes sentiments de pitié qui il avait taché d'inspirer à tant d'
 malades qui seraient rendus les derniers soupirs entre ses mains.
 Depuis 22 ans qu'il était chargé De la paroisse Notre Dame la principale
 et Dieu permit que sa vertu ne s'étant point démentie durant
 le cours De sa vie éclatât jusqu'à son dernier moment, lequel arriva
 le 2 avril 1753. Il eut tous les devoirs De son ministère, » Dit le nécrologe
 De l'église, « il savait allier la pratique la plus exacte De nos
 règlements, et il a terminé sa carrière en donnant des exemples
 admirables de patience et De soumission dans une maladie De trois
 mois.... »

La haute idée qu'on eut De la pitié et De
 un grand concours à ses funérailles. Le jour De sa mort fut un
 jour De triomphe pour sa mémoire; et ce qui ne permet
 pas De douter De la sincérité Des larmes qu'on versa
 autour De son cercueil, c'est l'empressement Du peuple

à se procurer quelques choses qui aient été à son usage. Malgré les précautions qu'il
 fallut prendre pour empêcher qu'on le dérobât, la vénération et la
 confiance faisant surmonter les obstacles, on vint à bout de lui ^{arracher} ~~arracher~~
 une partie de ses sketchs et de lui acheter plusieurs tableaux de ses habits.
 Les prêtres de l'Oratoire d'Arles se voyant sur le point d'être privés pour
 toujours de la présence d'un confrère qu'ils regardaient avec raison comme
 un des hommes les plus respectables qu'ils eussent eu depuis l'établisse-
 ment de leur maison s'empressèrent après la mort de faire
 d'un bon portrait, qu'ils ont exposé dans leur sacristie, et dont
 ils ont été privés en 1788 d'envoyer une copie à leur maison de
 Paris, pour être placée avec les portraits des hommes illustres de la
 congrégation; mais par un événement singulier, ce portrait s'est
 égaré sur la route, sans qu'on ait pu découvrir ce qu'il est devenu
 il en a été fait d'autres copies en cire et en plâtre que l'on
 conserve précieusement dans quelques maisons de la paroisse de St Etienne
 principale qui avaient été plus particulièrement attachées au p. ^{Effrand} Effrand,
 dont la mémoire n'est pas moins en bénédiction dans l'esprit d'un très grand
 nombre d'autres habitants d'Arles, qui se rappellent encore avec quel zèle il
 remplissait tous les devoirs d'un bon pasteur et dont on se souvient
 d'avoir entrepris pour le salut des âmes. On se souvient longtemps de
 quelle manière il annonçait la parole de Dieu dans ses instructions dominicales
 qu'il faisait en langue vulgaire pour être mieux entendue de tout le monde
 et en cherchant à se mettre à la portée de chacun, il descendait dans les
 plus ^{petits} détails, se servant d'expressions populaires, employant quelquefois les proverbes
 du pays et des comparaisons tirées des choses naturelles pour rendre plus
 sensible aux gens grossiers et ignorants des vérités qu'il n'aurait pu être
 facile de leur faire comprendre. Si l'on fut venu à la méthode
 ordinaire. Ses instructions, qu'allait-on quelques fois qu'elles fussent
 étaient tellement goûtées de tout le monde, surtout du peuple
 qu'on y accourait de toute la ville, et l'église n'étant pas
 pas pour contenir tous les auditeurs, on était obligé de

laisser les portes ouvertes, afin que ceux qui étaient au dehors pussent en profiter.

M^r De Jussou archevêque d'Arles Oubliant le palais est placé vis-à-vis cette église, ne voyant point avec plaisir une si grande affluence dans une paroisse desservie par des prêtres contre lesquels il avait des prétentions, que la bonhomie et la droiture de son cœur pourraient seules excuser, se prélat fût d'avis le p^r Yssautier et lui enseigna fort sérieusement qu'il devait maintenir qu'il admit à ses instructions d'autres gens que ceux de sa paroisse. Le p^r étourdi d'un reproche si singulier lui répondit que comme il n'allait point chercher ces étrangers, il ne croyait pas non plus qu'il lui fût permis de les envoyer de son église laquelle, disait-il, est un endroit public où chacun a le droit d'entrer et d'assister aux exercices qui s'y font. M^r De Jussou ne trouva aucune bonne raison à opposer à une telle réponse; mais allant toujours à son but, il engagea le p^r Yssautier à faire une instruction particulière sur l'obligation où sont les fidèles d'assister les dimanches, au prône de leur paroisse respectifs. Ses instructions furent suivies; mais comme le curé Oudot paraissait pour être le meilleur prêtre de la ville et qu'il joignait au mérite de sa place la réputation d'un prêtre très vertueux on ne put consacrer à sa prière de la satisfaction de l'entendre; et ses prônes, malgré ce qu'il en avait dit lui-même, et malgré le vœu même de l'archevêque, continuèrent d'être fréquentes, après comme devant, par les étrangers comme par les paroissiens.

Fin de la vie du p^r Yssautier
(Vol. II p. 607 à 619).